

De Menet à Neuvialle
LES PONTS MAUDITS

Du même auteur aux Éditions CRÉER

Le Parjadis des solitudes (1996)
Le vent de la ville (1998 Prix Jean Cibié)
Le cheire des anges (1999)
Les maîtres du temps (2001)
La lumière du souvenir (2002)
Le roc des ombres (2003)
Un passé pas si simple (2004)
Le paradis du grand loup blanc (2005)
Histoires d'un bonheur simple (2006)
Le vieil homme et l'enfant (2007)
Une bonne étoile ? (2008)
Laura ou l'adieu du loup (2010)
Quand chantait la fontaine (2011)
Le bal des amis (2012)
Ils étaient la légende (2013)
Fenêtres sur vie (2014)
Le Pont et l'Eau (2015)
Les disparues du Lac de Menet (2016)
Ainsi coule la rivière (2017)
La Chasse Rouge (2018)
Lettre à mon ami(e) paysan(ne) du Cantal (2018)

Ces ouvrages sont disponibles en papier
et en numérique (PDF et EPUB)

Photos de couverture : Première de couverture « Le pont de Neuvialle »,
quatrième de couverture « La rivière de Sumène » © Guillaume
Hermant <http://guillaume-hermant.piwigo.com>

© Éditions CRÉER

Lieu-dit Florat 43100 Saint-Just-près-Brioude

Version papier - ISBN 9782848196725

Version numérique PDF - ISBN 9782848196732

Version numérique EPUB - ISBN 7982848196749

Philippe ROUCARIE

De Menet à Neuvialle
LES PONTS MAUDITS



CRÉER

Chapitre I

– Jeannot est mort !

La nouvelle avait galopé au travers du pays à la vitesse d'un feu de broussaille. Et, tout de suite, suivait une affirmation que seuls les témoins avaient vérifiée, mais dont la répétition affirmait l'exactitude.

– Il a été assassiné.

Et c'était vrai, sans hésitation. Il était étendu sur le chemin d'accès au moulin du Gué Large, une fourche plantée dans la poitrine avec tant de violence que les dents s'étaient enfoncées jusqu'à la limite du manche. L'exemple de la blessure qui ne laissait aucune chance de survie.

Devant la soudaineté de la nouvelle, la surprise qu'elle avait provoquée, chacun y allait de son commentaire !...

Les premières remarques, plutôt épidermiques - la réflexion viendrait peut-être plus tard - faisaient état d'une compassion unanime, d'une peine spontanée, d'un

sentiment qui oscillait entre la surprise, l'incompréhension, et, finalement, un choc qui cognait dans la poitrine, paralysait le jugement, faisait taire la critique toujours prête à se manifester.

Jeannot ?... C'était un feu follet, une sorte de passereau, toujours là où on ne l'attendait pas, gentil, serviable, admis dans - presque - toutes les cuisines, adoré des femmes, réservé aux yeux des maris, lesquels ne lui reprochant rien de particulier, le suspectaient discrètement en général.

Se jugeant perdants dans une comparaison imaginaire, ils étaient prêts à ne l'accepter qu'avec beaucoup de réserves.

Mais tout cela était un peu vague et ils étaient heureux de l'avoir pour ami, pour compagnon d'une corvée lorsqu'il s'agissait d'aller couper un arbre, tirer le passe-partout ou aider à faner le jour où l'orage menaçait et les taons dévoraient les vaches.

Lorsque, plus tard, le Commissaire tenterait d'établir son emploi du temps des derniers jours, il constaterait qu'il était partout, tellement partout que, finalement, il n'était nulle part !...

Et comme il fallait bien une assise à cette agitation apparente, c'était dans son village, dans la petite ferme qu'il exploitait avec ses parents que l'enquêteur le situerait à l'évidence.

Le village où il habitait et dont il ne parlait jamais sans un trémolo dans la voix, c'était celui qui l'avait vu naître, qui l'avait vu grandir, qui était son havre de bonheur.

Et il avait un nom qu'il n'énonçait pas mais qu'il étalait comme un baume, une crème contre la brûlure, l'envie, la jalousie des jours et des gens, celle qu'il ne voulait pas voir car il l'oubliait.

Ce village, c'était Soleilladou. Mais, pour lui, pour la façon dont il le présentait, il n'apparaissait jamais comme il l'avait appris à l'école, écrit en un seul mot. Il le distillait, se le répétait, le faisait revivre !...

– Tu habites où ?...

La réponse était la même... Toujours !...

– À soleil à doux !...

Et c'était vrai !... Les premiers rayons étaient pour lui... les derniers l'étaient aussi !...

Quand il était usé d'avoir tant marché, tant couru, tant travaillé, assis sur la pierre qui l'attendait à sa porte, c'était le bonheur qui l'enveloppait dans son intégralité.

Mais, derrière cette apparence bucolique il y avait quand même une réalité avec quelques tâches.

D'abord, il était braconnier. C'était l'évidence. Il était trop adroit, trop inventif pour ne pas utiliser ces dons dans une vie qui lui tendait les bras.

Braconnier ?... Le fait était admis, toléré même, pratiqué depuis toujours par le monde paysan qui, dans cette occupation en marge, risquée parce qu'interdite, n'était jugé que comme un retour à la Justice, le gibier, élevé à la campagne restant la propriété de la campagne.

Mais, dans l'inconscience du jugement, ce gibier qui était la propriété de tous en général, devenait celle de chacun en particulier lorsqu'un plus malin s'avisait d'en escamoter une part.

Jeannot écumait la rivière. Chez lui, ce n'était pas une simple envie, c'était une tentation et il n'y résistait jamais. Or, chaque fois, il était quelqu'un pour le voir, le dire, le critiquer.

Et pourtant, chacun savait que l'appât du gain n'était pas sa mobilisation. Souvent, les truites, il les donnait. Cependant, de ce détachement apparent il accumulait les créances, devenait « gentil » puis indispensable. Toutes les cuisines lui étaient ouvertes.

Mais, par contrecoup il se créait de solides ennemis. Ainsi les Courgoul qui possédaient le moulin, la petite ferme à côté et surtout cette portion de rivière qui était le territoire préféré de Jeannot. Les truites y abondaient. Elles se laissaient couler le long du bief, échouaient dans la réserve où plongeait la roue comme elles remontaient, naturellement, les jours de crues, par le canal qui renvoyait l'eau de cette réserve au courant en contrebas.

Et comme la tentation était trop forte, un jour où le Maître était absent, il avait vu que, dans ce qu'il considérait comme un écart de sa rivière, la tentation était partout !...

De là à ce que l'envie le taraude d'aller s'y livrer à un prélèvement, il n'y avait qu'un pas !...

– Tu ne devrais pas t’y froter !... lui avait dit la Maillane qui l’aimait comme son fils et à qui, le petit avait tout avoué. Et elle avait conclu :

– Ce sont des sauvages !... résumant en trois mots l’avis général d’un pays volontiers critique.

Mais il avait aussi la réputation d’être un peu « coureur ». C’était la tentation. Il n’était pas une fille qui ne le regardait avec un certain intérêt et dans un monde où le calcul, souvent, supplantait le sentiment, il y avait place pour quelques aventures !...

La Nathalie, riche d’une expérience acquise durant toute une vie à Paris et chez laquelle il allait souvent, lui avait dit avec un sourire :

– Tu es la coqueluche des belles-mères !... Elles se disent qu’après tout tu ferais un mari convenable... à condition de ne pas te laisser trop la bride sur le cou.

Et elle avait conclu en lui tapotant l’épaule :

– Et là tu peux leur faire confiance.

Mais tout cela n’était que véniel et tout rentrerait vite dans un ordre immuable.

Voilà où en était Jeannot lorsque la nouvelle a submergé le pays, le laissant désesparé car démuné face à une réalité qui lui était inconnue.

Or, toujours, dans ces situations que rien n’annonce, apparaît une initiative qui se dégage de la spéculation pour ouvrir la porte à une réalité.

La vague était arrivée à la Mairie et avait surpris Michel, le Maire. Il avait encaissé la nouvelle comme un choc car Jeannot, depuis toujours, il l'avait beaucoup estimé. Ils étaient du même âge, avaient été à l'école ensemble. Mais alors que Michel avait continué ses études, rejoint le Lycée, avait été reçu à des examens inconnus qui lui avaient procuré une solide situation à Aurillac, Jeannot était resté au pays.

Ils se retrouvaient souvent dans ce bourg où ils avaient promené leurs espiègleries d'enfants. Ils aimaient se rappeler leur amitié du premier âge, effaçant tout ce qui aurait pu les séparer. Michel, hébété, tentait d'imaginer, de comprendre, de s'expliquer cette disparition et sa violence.

Et tout de suite agir, aller sur place, prendre les quelques mesures conservatoires, protéger les lieux et surtout aviser la Gendarmerie.

Le Père Ferrif qui allait à Neuville avec Cocotte l'a happé au passage et, en compagnie du garde l'a emmené au galop. Auparavant, il avait foncé à la Poste, demandé en priorité la Brigade, évidemment disponible, établi de suite la communication avec le Maréchal des Logis qui en assurait le commandement, s'était entendu dire qu'ils arrivaient à trois pour démarrer l'enquête et, comme il fallait bien marquer la prééminence, de ne rien toucher pour ne pas effacer les traces ou les indices !...

Dix minutes plus tard ils parvenaient au pont. Cocotte, lancée dans la descente, à l'ombre des arbres

et sur une route dont elle connaissait tous les nids de poules, avalait ce parcours qui était son plaisir et menait ses passagers à la limite de l'inquiétude.

Le temps pour Michel de se secouer, de remettre en place une veste qui avait eu tendance à changer d'orientation et déjà, ils découvraient Jeannot.

Livide, il semblait les regarder de ses grands yeux incrédules. Et, de suite, une question a préoccupé son ami. Comment ce garçon si souple, si adroit, si vif de réflexes avait-il pu être surpris à ce point, plaqué au sol sans offrir de résistance, en somme sans se défendre ?...

L'explication ? Il l'aurait très vite à l'arrivée des gendarmes. Mais, pour l'instant, il avait demandé au meunier, le vieux Juillard et à son compagnon le Père Pivent, arrivés les premiers sur les lieux, de ne toucher à rien, laisser les représentants de l'ordre procéder à l'enquête.

Le second expliquait :

– Je montais à Menet avec le laitier quand nous avons vu le corps. Sa position était telle qu'il ne pouvait que s'agir de quelque chose de grave. Je suis descendu du camion pour le garder pendant que Jean préviendrait au bourg.

Ce serait à vérifier mais c'était plausible. Quant au meunier, le crime avait été commis à deux pas de sa maison.

– J'étais dans la cuisine, puis à l'atelier !... Je n'ai rien vu, absolument rien entendu !...

Là aussi, l'explication pouvait être valable car brusquement, ils ont réalisé, tous deux, qu'étant les premiers présents sur les lieux du crime, ils pouvaient être les premiers suspects.

Les gendarmes arrivaient. Ils ont attaché leurs chevaux à la rampe du pont et, de suite, rejoint le corps.

Le chef de Brigade était un Sous-Officier. Il apparaissait intelligent, ouvert, observateur. Deux militaires le suivaient : un tout jeune, imberbe, un peu perdu, sûrement tout frais émoulu d'un recrutement qui semblait avoir eu lieu la veille. Par contre, le second était un ancien à l'expérience solide, peut-être, mais sûrement rudimentaire, devenu Caporal par le mérite et l'ancienneté. Il était facile de l'imaginer aussi peu à l'aise dans un rapport administratif qu'efficace sur le terrain !...

Il avait déjà établi un périmètre de sécurité pendant que son chef notait le nom des présents et leur premier témoignage.

Mais c'est à Michel qu'il s'est adressé de suite :

– Monsieur le Maire, vous connaissiez la victime ?...

– Depuis toujours !... C'était un camarade de classe, d'enfance et de jeux !...

– Il semblait solide. Curieux qu'il n'ait manifesté aucune résistance ?...

– C'est aussi mon avis !...

– Il y a eu sûrement une raison pour être surpris à ce point !...

Il s'était approché du corps, l'avait retourné sur le côté, lui avait soulevé la tête :

– Regardez.

En effet, un traumatisme qui semblait important était visible entre le cou et l'oreille gauche. Au premier regard, un coup de gourdin ou de matraque. Doucement, le gendarme a laissé la tête se reposer sur la pierraille du chemin.

– Il a été assommé !...

Et c'est à ce moment que l'ancien des deux gendarmes a montré à son chef, dissimulées à demi dans l'herbe où elles avaient glissé, deux truites de très belle taille dont on devinait qu'elles avaient tenté de rejoindre la rivière avant de céder.

Et, petit à petit, les circonstances de l'agression se précisaient.

Emporté par son envie, Jeannot avait tenté de prélever, à l'intérieur de la réserve où plongeait la roue, une petite provision de truites.

Comment s'y était-il pris, alors que les parois étaient lisses et l'eau toujours en mouvement ? L'enquête le découvrirait très vite. Mais il était sûr qu'au moment où il venait de rejoindre le chemin les mains occupées par ses prises, il avait été attaqué par quelqu'un dissimulé - peut-être - derrière le gros tilleul de la bordure, assommé, achevé avec une violence inouïe par un coup de fourche qui l'avait cloué sur place.

Le vieux meunier, hébété, regardait fixement le corps allongé et le gendarme l'a entendu murmurer :

– Je l’avais laissée contre la porte de la cave. Je m’en étais servi la veille pour balancer dans la rivière une brassée de ronces qui gagnaient le chemin !...

Et il avait ajouté :

– Si j’avais pu savoir !...

Le Chef de Brigade continuait ses investigations tout en surveillant la route. Il attendait l’arrivée du Docteur.

Il cherchait surtout ce qui avait servi à assommer Jeannot. Sur le tas de bois il n’y avait que des bûches, mais en bout il a découvert quelques grosses branches au milieu desquelles apparaissait une brassée de pieds de chênes et de noisetiers. C’était évidemment là que l’assassin avait trouvé la matraque sur laquelle, à l’évidence, il devait subsister des traces de sang et sûrement des cheveux.

Un examen sommaire lui a montré que rien de ce qui restait n’avait servi.

Il était évident que le coupable avait balancé dans la rivière la pièce à conviction et que le courant l’avait emportée.

En pêcheur avisé le gendarme inspectait les bords du torrent. Il savait que dans ces rivières de montagne les obstacles freinent sans cesse la progression éventuelle d’un objet quelconque qui peut être rejeté sur la berge, tourner en rond dans un remous, être bloqué par deux pierres ou par des branches entassées contre un obstacle en attendant la prochaine crue.

Les deux rives étaient nettes mais dans un virage en contrebas un arbre déraciné avait provoqué un barrage qui ne laissait filtrer que le seul courant. La matraque pouvait s’y être bloquée.

Il a avisé le plus âgé de ses collègues :

– Allez inspecter cette retenue et rapportez-moi tout ce qui aurait pu servir à assommer la victime !...

Il l’a regardé partir, revenir quelques minutes plus tard, le rejoindre en même temps qu’arrivait le Docteur. Il ramenait un pied de chêne, gros comme le bras, long d’un mètre. L’arme idéale !...

Avec le médecin qu’il connaissait et avec lequel il avait souvent travaillé, ils inspectaient la trouvaille ramenée par le gendarme. À une dizaine de centimètres de son extrémité apparaissait une trace sur une écorce écrasée mais qui aurait tout aussi bien pu provenir du transport et, à l’évidence, le courant avait tout effacé.

– On l’enverra quand même au Labo !...

Le gendarme l’a rangée dans le sac destiné à récolter les indices. Le Chef de la Brigade et le Docteur continuaient à examiner le corps, à noter tout ce qui pouvait apparaître anormal, sa position sur le chemin, l’aspect de sa blessure. Le plus âgé des gendarmes examinait les abords, cherchait d’éventuels indices et le plus jeune promenait son inutilité entre le lieu du crime et le pont.

Et c'est alors que sont arrivés les pompiers avec le camion du laitier. Le Chef de la Brigade et le Docteur leur ayant laissé la place, ils se sont mis en demeure de transporter le corps.

D'abord arracher la fourche. Dans le respect de la victime, ils ont tenté de maintenir le petit au sol en lui bloquant les épaules et le commandant de l'équipe a enlevé doucement l'arme du crime qui s'est arrachée sans un effort particulier mais dans l'émotion de tous.

– J'avais l'impression de lui faire encore mal !... devait-il dire à son retour.

Dans le bruit de fond provoqué par la rivière, la réunion de ces hommes face à cette victime qui était leur ami avait quelque chose d'étrange « de tragique » devait dire plus tard Michel !...

Le corps calé dans le camion, le Docteur, les gendarmes et le Maire ont rejoint le pont.

Michel, le premier s'est exprimé :

– Je vais contacter la Préfecture !...

Et, de suite, il a été suivi par le Chef de la Brigade :

– Je boucle mon constat et je rends compte au Procureur.

Ils se sont séparés, Michel rejoignant le bourg avec le camion des pompiers, les gendarmes retrouvant leurs montures et le Docteur sa voiture, promettant lui, de remettre son rapport le soir même.

Les éléments étaient en place, chacun ayant tenté d'aller au bout de ses possibilités !...

Restait à l'enquête la charge de se mettre en route.

Michel, durant le chemin du retour, son passage à la Mairie pour noter les quelques éléments qui l'avaient marqué, son attente à la Poste, évaluait les chances qu'il avait de convaincre une Administration qu'il imaginait réticente a priori pour venir enquêter dans ce pays du bout du monde au sujet d'une affaire dont la portée ne pouvait être que locale.

Et pourtant, Jeannot, c'était son camarade d'enfance, de jeux, d'école, un peu comme un frère. À ses yeux, et autant que beaucoup, il méritait la justice.

Pour tenter de forcer, si possible, le destin, il s'adresserait directement à la Préfecture où il avait ses relations, était considéré par le Préfet et ami du Secrétaire Général.

Le premier appréciait son jugement, était entré, par lui, dans la confrérie des élus locaux, avait appris à les connaître et, par ce biais, accumulé les chances d'une nomination future enviable.

Évidemment, Michel savait que la reconnaissance était, de toutes les vertus humaines, la moins pratiquée mais, pour le moins, elle le ménagerait de l'indifférence !...

Par contre, le Secrétaire Général était plus accessible, plus amical. Ils étaient à peu près du même âge, avaient

passé beaucoup d'examens semblables, étaient plus libres l'un avec l'autre.

Finalement, c'était à lui qu'il s'adresserait, lui laissant le soin de convaincre son Patron !...

Il avait demandé une communication prioritaire ce qui avait - évidemment ! - fait bougonner tout bas celui qui considérait que son problème, à lui, était, à l'évidence, autrement important que la nécessité d'autrui.

Il n'est pas un individu qui ne sache que la vie du monde n'est qu'un fond de tableau face à ses propres besoins.

Il a sursauté en entendant une sonnerie grêle, un peu comme un grelot de chèvre et, de suite, il a eu son interlocuteur en ligne :

- Quelle nouvelle, mon cher ami ?
- Un drame dans mon petit monde, la disparition d'un ami d'enfance, presque un frère.
- Que puis-je faire pour vous ?
- Est-ce que vous pourriez tenter de persuader votre Patron d'intervenir auprès du Commissaire Principal pour qu'il ne considère pas que cette nouvelle affaire ne soit qu'un événement - sordide peut-être mais anodin - conséquence des haines, des jalousies, des envies qui secouent la campagne... en somme un fait divers ? De toute façon, demain sans doute, vous recevrez un exemplaire du rapport du Commandant de Gendarmerie !...
- Comment vous a-t-il paru ?...

– Jeune, mais observateur, sérieux et compétent !...

Au bout du fil, Michel a cru entendre son interlocuteur calculer tout bas et soudain se décider :

– Comptez sur moi.

Ne lui restait qu'à patienter... et espérer.

Dans une première étape, le Procureur avait décidé d'ouvrir le dossier. Après tout, il s'agissait d'un crime. Mais ce qui l'avait surtout décidé était l'environnement de ce crime, sa brutalité, presque sa référence à un autre temps, un événement qui n'avait rien de commun avec l'habituel, une sorte d'exorcisme !...

Il a appelé son ami, le Principal. Il devinait sa réponse mais éprouvait le besoin de l'entendre :

– Je ne peux pas perdre tout contact avec Aurillac pour aller enquêter à l'autre extrémité du Département dans une affaire qui confinera sans doute au sordide. Pour des raisons de famille mon Inspecteur le plus chevronné ne peut s'absenter longtemps, quant au plus jeune, il est trop novice.

En somme, une fin - polie - de non recevoir !...

Comme le Sous-Officier qui commandait la Brigade paraissait bien jeune, le Procureur a évalué ses impossibilités et il s'apprêtait à prendre contact avec Paris quand le téléphone a sonné et le tonnerre s'est mis à gronder.

Il avait oublié le Député qui était réputé avoir le bras très long, l'écoute du Président de son parti, des ambitions futures démesurées, un poids important et, à ce titre

représentait une menace pour tout ce qui obstruerait sa route.

Après « *Les disparues du lac de Menet* » dont l'énigme venait tout juste d'être résolue, il pensait que toute nouvelle affaire serait exploitée par l'opposition à qui il serait facile d'insinuer que confier des responsabilités à quelqu'un représentant un pays à peine sorti du Moyen Âge serait au mieux une erreur, au pire une calamité !...

La consigne était claire :

– Mettez-moi sur cette affaire un Commissaire qui ait de la bouteille ou tout au moins quelqu'un capable de trouver la solution en quatre coups de cuillère à pot.

Et il avait ajouté, voilant à peine la menace et parlant de l'événement :

– Il peut aboutir à de sérieuses conséquences.

Il avait appuyé sur « sérieuses » et chacun avait entrevu l'orage.

Comme à chaque occasion semblable, les services se renvoyaient la balle chacun pensant que c'était - évidemment ! - à l'autre d'agir.

La Justice, surtout, était véhémence.

– Il est impensable de mobiliser un Commissaire pour enquêter dans une affaire qui relève du Droit commun. Attendons la suite !... Il sera toujours temps si un autre crime...

On en était là, chacun tentant de se débarrasser de ce qui était devenu une patate chaude.

Et, comme souvent, c'est d'une inspiration qu'est venue la solution !...

Un Lieutenant de Gendarmerie, frais émoulu de l'école venait d'être nommé à Aurillac. Il espérait une charge où il pourrait apporter sa compétence, alors qu'il se morfondait dans des tâches administratives de second ordre.

Après l'appel du Député, il est apparu comme le sauveur providentiel. Le Procureur diligenterait une enquête, un Juge serait nommé et les investigations seraient confiées à la Gendarmerie, le nouveau venu en assurant la charge !...

La mécanique était en place. Ne restait plus qu'à la mettre en route !...